[P]

PELLETAN 1811

FUNÉRAILLES

DE

M. Raphael-Bienvenu SABATIER.

INSTITUT IMPÉRIAL.

FUNÉRAILLES

DE

M. RAPHAEL-BIENVENU SABATIER.

Le 22 juillet 1811.

L'INSTITUT IMPÉRIAL, en exécution de l'arrêté pris dans sa séance du 25 frimaire an VII, et la Faculté de Médecine, ont assisté aux funérailles de M. SABATIER, Membre de la Classe des Sciences mathématiques et physiques et Professeur de la Faculté. Le convoi arrivé au lieu de la sépulture, M. PELLETAN, Membre de ces deux Compagnies, a prononcé en leurs noms le discours suivant :

Manes de notre illustre Collègue, c'est avec le plus profond respect que je vous contemple, que je m'approche de votre tombeau pour vous rendre cet hommage public que commandoient vos vertus éminentes, vos rares qualités, la vaste étendue de vos connoissances, et tous ces avantages personnels qui brilloient en vous, et qu'un seul moment, hélas ! a suffi pour réduire au néant.

Si le langage du cœur et l'expression du sentiment ne devoient être la seule éloquence en ce moment de douleur, je ne me présenterois pas pour être l'organe des nombreuses Sociétés savantes dont vous avez été l'ornement.

L'ancienne et tant illustre Académie des Sciences, l'Institut, brillant des débris de cette première Compagnie autant que de ses modernes acquisitions; le Collège et l'Académie, berceau de la Chirurgie française, et dont le plus haut degré d'utilité et de splendeur étoit d'être réunie à la Faculté de Médecine, et de confondre avec elle la profondeur de ses connoissances et les rayons de sa gloire; cette Faculté enfin, devenue plus féconde en bienfaits, plus clairvoyante en ses propres intérêts, meilleur juge de son illustration depuis qu'elle est réunie à son antique rivale: voilà, Manes illustres, les Compagnies au nom desquelles je viens vous rendre un hommage public, et verser une larme sur chacune des pertes qui composent la perte immense que nous avons faite du Collègue que nous estimions et que nous chérissions à l'envi.

MESSIEURS,

M. Sabatier terminoit sa soixante-dix-neuvième année; il étoit né au mois d'octobre 1732. Le prénom de *Bienvenu*, que ses parens lui donnèrent, fait peut-être

allusion à l'époque où commençoit l'illustration de la Chirurgie française; c'étoit l'année d'auparavant que le Roi avoit autorisé la réunion des Chirurgiens de Paris en une Académie qui a répandu par la suite tant d'éclat, fait faire à la science des progrès qui ont honoré la nation et servi si utilement l'humanité.

M. Sabatier père, membre de cette Académie naissante, sentit les devoirs qu'elle lui imposoit pour l'éducation de son fils, et y donna des soins dont nous jugerons aisément par leurs brillans résultats. Peu d'hommes, en effet, parmi ceux qui ne font pas profession de littérature, en ont porté aussi loin le goût et le succès. M. Sabatier n'étoit pas seulement savant en langues grecque et latine, il avoit cultivé avec un succès égal les langues anglaise, italienne et allemande; il parloit les deux premières familièrement, et jouissoit même de tous les trésors de leur littérature. Les sciences d'agrément et qui ne nuisent point aux études de première nécessité, fixèrent également ses goûts; et il acquit en musique une supériorité dont ses propres enfans ont retiré le plus grand avantage.

Des études aussi précieuses, des goûts aussi nobles ne pouvoient qu'être le fruit d'une éducation soignée que rien ne peut suppléer, et qui seule peut développer en nous le germe des facultés dont les heureuses applications sont sans nombre.

Tous ces objets d'ornement n'occupoient que les loisirs

de M. Sabatier, et il marchoit à grands pas vers l'art scientifique qu'il devoit illustrer. Il avoit parcouru avec distinction et ses études et sa licence avant l'âge de vingt ans. A vingt ans, il étoit assis au milieu des Malaval, des Petit, des Morand, Hevin, Verdier, Garengeot, Foubert, Lafaye, Mery, Andouillé, Louis et autres hommes célèbres qui avoient conquis la haute protection dont Louis XV venoit enfin de couvrir l'Académie déjà forte et illustre par ses propres travaux. Lapeyronie n'existoit plus; mais il avoit transmis son zèle et son amour pour la Chirurgie à Lamartinière qui n'a point eu de successeur en ce genre.

On se hâta de mettre à profit les talens du jeune Sabatier encore plus brillans que profonds : il fut fait Secrétaire de l'Académie pour la correspondance, Professeur royal au Collége de Chirurgie, Censeur royal; mais ce qui décida son grand succès et récompensa son émulation, ce fut l'affection particulière de M. Morand. Les enfans ne sont pas toujours héritiers de l'esprit et des talens de leur père; M. Morand en faisoit la pénible expérience, et il résolut d'adopter M. Sabatier en lui donnant sa nièce en mariage, et, avec elle, la survivance à la place de Chirurgien-Major de l'Hôtel royal des Invalides. Il n'avoit alors que vingt-huit ans.

Que d'autres félicitent le jeune homme de ce succès anticipé; pour moi je n'y vois que des entraves mises à l'essor que devoit prendre un esprit généreux. Placé à l'extrémité la plus reculée d'une grande ville, dans un

hôpital d'invalides, sujets peu féconds d'une chirurgie brillante; entouré d'un peuple de Grands, dont la protection coûte si cher et n'est pas toujours aussi flatteuse qu'il est dangereux de leur déplaire : tout autre que M. Sabatier auroit vu se terminer là son honorable carrière; il n'a pu y trouver que de l'aisance et des loisirs; et c'est hors de cette enceinte qu'il faut désormais poursuivre ses titres à la célébrité.

Indépendamment de ses Cours publics, M. Sabatier se livroit à l'Enseignement particulier. Une élocution facile compensoit la foiblesse de son organe. Une méthode d'enseignement simple et lucide, un ordre dans les idées sans lequel il n'y a pas de véritable science, un ton admirable de politesse et d'urbanité qui lui étoit naturel et qu'il aimoit à faire valoir, lui attiroient l'élite des Elèves, et notamment ceux que les nations étrangères envoyoient à Paris pour y trouver une instruction devenue aujourd'hui plus générale. Il parloit latin aux Allemands, anglais ou italien à ceux de ces différentes nations, et à tous ce langage suave, délicat et circonspect qui plaît et caractérise la fréquentation de ce qu'on appeloit alors la bonne compagnie.

Ces Elèves nombreux et choisis portoient la réputation du maître dans le pays étranger au-delà même de ce qu'elle étoit dans notre capitale.

Qu'il me soit permis, ô mon cher Maître! de rappeler ici les obligations que je vous ai : vous vouliez bien m'admettre au nombre de ces Elèves. Les premières leçons que

j'ai reçues de vous ont décidé de mon sort. J'ai résolu de surmonter tous les obstacles qui m'entouroient pour parvenir à marcher sur vos traces. Sans doute, je suis resté loin de mon modèle, mais vous savez si j'ai conservé pour vous les sentimens de vénération et de reconnoissance que vous m'aviez inspirés ; ces mêmes sentimens dureront autant que ma vie : recevez-en pour témoignage l'emploi douloureux que je remplis en ce moment sur votre tombeau.

Il étoit naturel que M. Sabatier employât une partie de ses loisirs à écrire, et son premier essai fut une nouvelle édition de l'Anatomie de Verdier. Le choix n'étoit pas heureux : l'Anatomie de Winslou jouissoit déjà d'une immortelle réputation. Cependant ce petit ouvrage devint scholastique, et M. Sabatier, encouragé par le succès, a donné par la suite un Traité d'Anatomie complet, qui est resté entre les mains des Elèves.

Le Traité de Chirurgie de Lamotte étoit peu connu. On ne croyoit pas apparemment que la ville de Valogne pût préluder à la naissance de Vicq-d'Azir par la production d'un chirurgien habile. Sabatier en jugea autrement ; et, à l'aide de notes critiques puisées dans les meilleures sources, il donna une nouvelle édition d'un ouvrage qui doit tenir un rang distingué dans nos bibliothèques chirurgicales.

M. Sabatier, trop peu confiant dans ses propres lumières, se préparoit, par ces travaux secondaires, au

grand ouvrage qu'il a intitulé : *Traité de Médecine opératoire.*

On s'est beaucoup récrié sur ce titre, par ce qu'il y a peu de personnes qui aient des idées justes, même sur l'objet de leurs études. M. Sabatier a conservé le même titre à la tête de la dernière édition de son ouvrage. Il savoit que la Médecine est l'art de traiter les maladies, et que l'opération de la main est un des moyens les plus efficaces qu'elle emploie à ce traitement.

Je laisse à l'historien de M. Sabatier le soin d'analyser ses ouvrages, et au temps à y mettre le sceau de l'immortalité.

Cependant l'Académie des Sciences réclamoit l'anatomiste studieux, et l'observateur exact qui lui avoit communiqué plusieurs mémoires intéressans agréés par elle; et, au mois de septembre 1773, elle nomma M. Sabatier Adjoint-Anatomiste de l'Académie. M. Sabatier conservoit ce titre depuis vingt ans; il étoit près d'arriver au grade de titulaire ou pensionnaire de l'Académie, lorsque cette compagnie succomba sous le poids de la liberté nationale et de l'égalité.

L'Académie des Sciences n'étoit pas généreuse : elle faisoit attendre ses bienfaits pour obtenir des services plus nombreux et meilleurs.

La Faculté de Médecine, l'Académie et le Collége de Chirurgie furent, également que tous les corps enseignans, renversés par la tourmente révolutionnaire;

et nous fûmes un instant menacés de retomber dans la barbarie.

Cependant les privations se firent bientôt sentir ; le rétablissement des Académies sous le nom d'*Institut*, celui des Ecoles de Médecine et de Chirurgie sous le titre commun d'*École de Santé*, parurent comme l'arc-en-ciel au milieu d'un orage.

Chaque nouvelle association s'empressa de ressaisir ce qui restoit de ses sujets les plus précieux. M. Sabatier qui, dans les Ecoles de Chirurgie, remplissoit avec une grande distinction la Chaire de Médecine opératoire, pour laquelle il avoit quitté celle d'Anatomie, fut appelé aux mêmes fonctions ; et il rentra dans la Section de Médecine et de Chirurgie de l'Institut. Il suffit encore pendant quinze années aux travaux que ces deux places lui imposoient, sans presque que l'on s'aperçût de son grand âge. Il aimoit à dire qu'il étoit professeur public depuis cinquante ans. Nos Collègues de la Faculté de Médecine témoigneront avec quel zèle il remplissoit tous ses devoirs ; avec quelle exactitude il assistoit aux examens de nos candidats, et comme on y voyoit briller sa science profonde, ses idées lumineuses et cette urbanité qui lui attiroit nos respects et notre admiration. Quoique la Faculté ait eu pour son grand âge la déférence légitime de le faire regarder comme toujours présent pour la réception de ses droits pécuniaires, il n'a presque jamais manqué à nos assemblées ; et la sureté de son jugement, la clarté de ses discussions nous auroient

fait regretter qu'il ne lui fût pas possible d'assister à nos délibérations.

L'Institut, aux assemblées duquel il étoit également assidu, reconnoissoit en lui les mêmes qualités. Le silence profond qui se faisoit quand il demandoit la parole, prouvoit qu'on attendoit de lui une idée lumineuse, ou une réflexion utile.

C'est ainsi, Messieurs, que soixante-dix-neuf ans d'existence et de travaux n'avoient point ralenti l'ardeur, ni aucunement altéré les facultés intellectuelles de M. Sabatier. Aucune jouissance ne l'avoit jamais détourné de ses travaux; il n'avoit presque jamais eu pour récompense que la satisfaction de remplir ses devoirs, lorsque l'Empereur le nomma l'un de ses Chirurgiens consultans et le décora de la Croix de la Légion d'honneur, dès la première promotion.

Qu'il me soit permis de me glorifier d'avoir reçu à la même époque, et à côté de mon illustre Maître, cette double marque des bontés du Héros qui nous gouverne.

Quittons, Messieurs, l'homme public, le savant médecin, l'habile chirurgien, le professeur éloquent, l'académicien laborieux, pour nous occuper un instant de l'homme privé.

M. Sabatier marié, à l'âge de 28 ans, à la nièce de

M. Morand, a conservé cette épouse pendant trente années. Elle lui a donné, ou il lui est resté de son mariage un fils et une fille. Ils témoigneront combien ce père tendre et habile s'est occupé immédiatement et personnellement de leur éducation. Je ne crains pas d'avancer que sa fille doit à ses tendres soins tout ce qu'elle a porté dans le monde d'instruction, d'agrémens et de qualités aimables ; et ceux qui la connoissent savent qu'elle est amplement pourvue de tous ces avantages.

Le fils, déterminé par ses goûts particuliers, a couru une carrière étrangère à celle qui avoit illustré son père ; mais dans laquelle surtout il a dû tirer un grand fruit de l'éducation libérale qu'il en avoit reçu. Vingt-neuf années d'un service militaire et d'une conduite irréprochables, les marques de distinction et de confiance dont le Souverain l'a honoré, parlent assez en sa faveur, et garantissent à ses enfans le double héritage des vertus de leur aïeul et du noble sang de leur père, ainsi que du grand exemple de tendresse filiale dont ils ont été les témoins. Considérez, disoit le vieillard mourant à l'un de ses petits-enfans, considérez les tendres services que je reçois de votre père, et souvenez-vous-en pour le récompenser par les mêmes sentimens envers lui. O le bel héritage : sans doute aussi, homme vénérable, votre fils se souvenoit que vous estimiez le plus grand bonheur de votre vie d'avoir pu secourir votre mère restée veuve sans fortune, et

contribuer à son bonheur pendant les dernières années de sa vie.

Cependant M. Sabatier a contracté un nouveau mariage dans un âge avancé : l'évènement le justifieroit s'il en avoit besoin. Il a pris son épouse dans la classe honorable des militaires dont la santé étoit confiée à ses soins : il l'a prise douée des qualités les plus aimables et disposée à se joindre à ses enfans pour lui rendre les plus tendres soins, ou à les suppléer, lorsque des circonstances impérieuses les détourneroient de ce devoir sacré. Deux rejetons sont résultés de ce mariage, et en ont, pour ainsi dire, légitimé la hardiesse. Aussitôt notre vieillard s'est ranimé; il a courageusement entrepris l'éducation de l'aînée de ses deux filles; il y a réussi au delà de ce qu'on pouvoit espérer du jeune âge de cette enfant. Seul et seulement aidé de la présence et de la tendresse de son épouse, M. Sabatier a fait ce dernier usage de sa science et de ses facultés intellectuelles.

Ici, Messieurs, je dois laisser parler les premiers enfans de M. Sabatier sur les vertus de leur bellemère ; je ne suis que leur organe. (Rien n'égaloit le dévouement généreux de madame Sabatier à ne s'occuper que de son époux, se prêter à ses goûts pour la solitude ou des sociétés qui ont peu d'attraits pour le jeune âge ; soigner sa santé, prévenir ses besoins, s'étudier à lui procurer tout ce qui étoit capable d'éloigner ou de soulager ses infirmités. De quels soins ne l'a-t-elle

pas comblé dans la longue et cruelle maladie qui a fini par épuiser ses forces ; elle oublioit le sommeil et passoit les nuits entières à le contempler pour deviner ses besoins ou aller au devant de ses désirs. Je l'ai vue appliquer sa bouche sur les lèvres glacées du moribond, pour le tirer avec douceur d'un sommeil dont la longueur commençoit à nous inquiéter.) On ne sera pas surpris, après un semblable éloge, que la famille soit intimement liée ; et que le fils aîné ait pris l'engagement de continuer l'éducation de ses jeunes sœurs.

Il est mort enfin, notre illustre Collègue ; il a terminé son utile et glorieuse carrière : mais ce qui est remarquable, c'est que la foiblesse la plus excessive de ses organes ait laissé subsister, jusqu'au dernier moment, la force de sa pensée et la vigueur de son esprit. Il étoit humilié de son état de défaillance : *Cachez-moi à tout le monde*, disoit-il à son épouse et à son fils ; *soyez les seuls témoins de la dégradation à laquelle je succombe.* A la suite d'un secours officieux que son fils venoit de lui rendre, il tomba dans ses bras, et on crut qu'il étoit mort. Cependant on parvint à le ranimer ; et haussant la voix : *Contemplez*, *mon cher fils*, dit-il, *l'état d'anéantissement où la nature vient de me plonger*, *et apprenez à mourir.*

Quel courage et quelle force intérieure au milieu de l'extrême foiblesse ! Quelle noble fierté dans un corps décrépit ! Quelle vigueur de conception et de pensée

dans une machine qui va défaillir ! Il n'est donc pas vrai, contre l'assertion du poète romain, aussi mauvais physicien que sophiste dangereux, il n'est pas vrai que l'ame naisse, se développe, vieillisse et succombe avec nous. L'exemple de M. Sabatier suffiroit pour prouver le contraire. Cet être-là est tout en nous qui réduit au néant le corps qu'il abandonne.

Non, mon cher Maître, vous n'êtes pas mort tout entier ; un être supérieur à vos organes périssables a quitté avec orgueil leur honteux débris ; vous m'entendez encore ; vous applaudissez aux tendres émotions de mon ame, et vous recevez le baiser de paix que je vous adresse au nom de nos Collègues assemblés autour de ce tombeau.

BAUDOUIN et Ce, Imp. de l'Institut impérial.